Les Fourberies de Scapin
Molière
Mise en scène : Laurent Brethome

Revue de presse

Les Echos

LE QUOTIDIEN DE L'ÉCONOMIE // JEUDI 13 NOVEMBRE 2014 // LESECHOS.FR

Un Scapin qui frappe fort

Philippe Chevilley
pchevilley@lesechos.fr

THÉÂTRE
Les Fourberies de Scapin
de Molière
Mise en scène Laurent Brethome. Théâtre Jean Arp, Clamart. 1 h 50. Jusqu'au 15 novembre (01 41 90 17 02). Puis tournée.

La Commedia dell'arte a du plomb dans l'aile : c'est sur les quais sombres d'un port (de Naples ou d'ailleurs) que Laurent Brethome situe « Les Fourberies de Scapin », en version noire et rock. On ne voit pas la mer, mais on l'entend, entre deux riffs de guitare. On la devine sale et huileuse, derrière les docks et les conteneurs mobiles qui délimitent les scènes de la comédie de Molière.

De la noirceur donc, de la violence aussi. Violence des pères, Argante et Géronte, businessmen aux airs de trafiquants. Violence des fils, Octave, voyou tragique, et Léandre, dealer-junkie. Violence des filles, Hyacinte et Zerbinette, les fausses orphelines bien décidées à vendre très cher leur vertu. Et au-dessus, arbitre de ce pugilat social et familial, tirant avec génie les fils de « l'enfumage » et de l'embrouille : Scapin.

Valet de cœur et de pique

Un « Superscapin », qui est pour beaucoup dans la réussite de ce spectacle vu au théâtre Jean Arp de Clamart (en tournée ensuite pour encore 24 dates) : Jérémy Lopez – en vacances (provisoires) de la Comédie-Française. Madré, mais jamais cauteleux, puissant, physique, avec ce phrasé intemporel, mixte de valet classique et de « caillera » de banlieue, il dessine un personnage à la fois énigmatique et entier, drôle et désespéré. Valet de cœur et de pique, il est rapide à s'émouvoir, mais devient boule de nerfs pour corriger ses ennemis. La scène de la bastonnade, où il moleste Géronte dans un sac puis dans une poubelle, évoque la brutalité d'un film de Scorsese. Le jeune comédien est bouleversant dans la scène finale où Laurent Brethome le fait mourir (vraiment).

Toutes les intentions de la mise en scène sont bonnes. Dommage qu'elles soient parfois un brin trop appuyées et poussent les comédiens enthousiastes à surjouer. Florian Bardet incarne un Octave ultra-larmoyant. Thierry Jolivet (Léandre) en fait des tonnes quand il apparaît « défoncé » face à son père. La scène où Zerbinette (Cécile Bournay) s'étouffe de rire en dévoilant à Géronte blessé la fourberie de Scapin traîne en longueur... Cela ralentit le rythme d'un spectacle par ailleurs très enlevé. Sans provoquer forcément le rire escompté.

Malgré ce bémol, nous avons été convaincu par ces « Fourberies de Scapin » rugueuses, rebelles et plastiquement irréprochables (beau décor de Gabriel Burnod). Incité aussi à aller voir ailleurs que dans les grandes institutions de jeunes troupes inventives mettre le feu aux classiques. ■

JOURNAL DE 10H
Dimanche 9 Nov. 2014

Au théâtre, les classiques revisités le sont pour le meilleur ou pour le pire. C'est dans la première catégorie que l'on peut qualifier Les Fourberies de Scapin de Molière en version moderne et décapante, que l'on peut voir actuellement au Théâtre Jean Arp de Clamart jusqu'au 15 novembre et ensuite en tournée dans toute la France jusqu'à la fin de l'année.

Une interprétation plus sombre et ironique que celle de la Comédie-Française.

Stéphane Capron :

On avait presque fini par oublier Scapin et c'est un vrai bonheur de le retrouver !

Laurent Brethome a conservé la saveur de la farce mais a gommé le côté commedia dell'arte qui la rend parfois indigeste. Sa mise en scène est énergique, presque cinématographique. Son Scapin évolue sur les quais d'un port de marchandises dans une ambiance ombrageuse.

Extrait de l'interview de Laurent Brethome
« Scapin, c'est le valet de tous les valets. Il est cette figure qui a plaisir à rosser les puissants. (...) Dans notre époque et face à nos puissants, quel plaisir de refaire entendre ce texte. »

Jeremy Lopez s'est échappé pour quelques mois de la Comédie-Française pour intégrer cette production. Il incarne un Scapin de son temps, mi voyou, mi humaniste.

Extrait de l'interview de Jeremy Lopez
« C'est une pièce violente dans les propos et dans les actes. (...) Un mec qui n'a aucun intérêt à faire ce qu'il fait, c'est dangereux. »

Cette version de Scapin beaucoup plus sombre que les versions traditionnelles est exceptionnelle !

La fin est bouleversante car Laurent Brethome prend à contre-pied la farce pour lui donner de la gravité.

LE JOURNAL DE 9H – THOMAS SOTTO

Vendredi 10 octobre 2014

Durée 2'

LA SORTIE DU JOUR

[LE CHOIX CULTUREL DE **DIANE SHENOUDA**]

« LES FOURBERIES DE SCAPIN » EN JEANS ET EN BASKETS, COMME ON NE LES A JAMAIS VUES.

C'est un Scapin qui dépote. Tout se passe dans un port. On oublie les costumes d'époque. Ici, Scapin est une canaille en capuche, jeans et baskets, bad boy au grand cœur qui va tirer d'affaire deux jeunes gens de bonne famille.

Extrait du spectacle (Scène de la galère)

Scapin est joué par un jeune comédien de la Comédie-Française, Jéremy Lopez, excellentissime dans ce rôle ! Drôle, touchant, il interprète un Scapin d'aujourd'hui, plus libre et insolent que jamais, comme l'a voulu le jeune et brillant metteur en scène Laurent Brethome :

« Scapin, c'est la figure du valet de tous les valets. Il est le maître de Figaro, le maître d'Arlequin, de Sganarelle. Un valet qui n'a aucun intérêt à faire ce qu'il fait, si ce n'est le plaisir de taper sur les puissants. Et vraiment, c'est ça qui est jouissif ! »

Extrait du spectacle (Scène du sac)

Voilà un Scapin réjouissant, très rock 'n roll qui parle forcément aussi beaucoup aux jeunes.

Des « Fourberies de Scapin » décapantes !

HIER AU THEATRE

Samedi 8 novembre 2014

Jérémy Lopez réinvente Scapin avec génie

Laurent Brethome, jeune metteur en scène associé au Théâtre Jean Arp de Clamart, nous convie à une farce noire en revisitant intégralement *Les Fourberies de Scapin.* De l'ami Molière subsiste une dénonciation des bourgeois cupides et démiurges. Pour le reste, ce classique subit un lifting en règle et se débarrasse avec agilité de la lourdeur « Commedia dell'arte ». Centrée sur la solitude d'un valet abandonné de tous, pathétique même dans son désarroi, cette version restera dans les annales pour la cohérence et la modernité de sa lecture et pour son interprète-titre, le fabuleux Jérémy Lopez. Voyou au grand cœur, ressort sur pattes le pensionnaire du Français a eu raison de s'écarter quelque temps de la maison de Molière pour justement s'emparer d'une comédie quelque peu délaissée… Un *must see* !

De nos jours, sur les docks d'un port de commerce à Marseille ou à Naples… Scapin, domestique d'une intelligence renversante, domine son petit monde. Aussi bien les *pater familias* avares et idiots que leurs enfants enragés d'amour et désespérés. Tout bonnement indispensable, le valet tire et embrouille les ficelles de ses manigances implacables, impliquant notamment un sac à bastonnade célébrissime.

Finies les perruques et les poudres, place aux loubards en tout genre et racailles louches. Impossible de ne pas penser aux ambiances koltésiennes (*Quai Ouest*, *Dans la solitude des champs de coton*) avec cette version corrosive et outrancière où les trafics règnent en maître. On rit jaune avec Laurent Brethome. *Massacre à la tronçonneuse* pour référence, slashers à gogo : Scapin en mode film d'horreur burlesque, sur fond d'hémoglobine jouissif. On ne s'ennuie pas une seconde ici, les joyeux drilles de la compagnie Le Menteur volontaire brille par leur justesse et leur réactivité. Mais, évidemment, Jérémy Lopez domine la distribution avec une gourmandise de jeu délectable. On n'aurait pu rêver Scapin plus intense.

Le jeu clownesque du jeune comédien sied à merveille au rôle de ce bouffon cérébral. Son acuité du monde révèle un état de désabusement profond : combattant l'injustice des puissants, son impuissance au fond l'accable et le vernis de la rigolade s'écaille. Le final de la pièce rejette toute apparence de comédie pour sombrer dans une tragédie amère. Ce magicien des affaires amoureuses, tout ensanglanté, ne participera pas aux deux mariages et à la liesse générale. « Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure. » : l'ultime réplique de Scapin résonne cruellement. Laissé pour compte comme un vulgaire cabot jeté sur la route; Jérémy Lopez agonise sans aucune reconnaissance. Désillusion terrible pour cet homme qui aura tout donné pour les autres.

Pour sûr, on se souviendra de ces *Fourberies de Scapin* ! Laurent Brethome déroule sa vision sombre de la farce moliéresque en ciblant sa lecture sur l'isolement d'un valet dont l'intelligence hors du commun causera sa perte. L'actualisation pertinente sur fond de violence sociale des propos du père de la comédie classique s'avère haletante de bout en bout. Un pur régal. Foncez-y absolument. ♥ ♥ ♥ ♥

Thomas Ngo-Hong

scèneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant
5 octobre 2014

JEREMY LOPEZ : LE NOUVEAU SCAPIN

Laurent Brethome remet Scapin au goût du jour. La farce de Molière est oubliée des metteurs en scène qui préfèrent monter *Le Misanthrope* ou *Tartuffe*. La dernière fois que la pièce a été donnée à la Comédie-Française c'était en 1997 ! Alors puisque la maison de Molière ne le monte plus, le jeune metteur en scène Laurent Brethome, l'un des plus doués de sa génération, a choisi Jérémy Lopez, pensionnaire de cette digne maison, pour incarner le rôle. Et c'est parti pour trois mois de tournée. Un des spectacles les plus réussis de cette rentrée !

On avait fini par oublier Scapin. Plus aucun théâtre subventionné ne monte cette comédie. Il nous restait les souvenirs de Philippe Torreton chez Jean-Louis Benoît dans la salle Richelieu en 1997 et de Daniel Auteuil chez Jean-Pierre Vincent dans la Cour d'honneur à Avignon en 1990. La pièce était tout simplement sortie de notre esprit. **Quel bonheur de la retrouver avec la vision moderne de Laurent Brethome**. Il parvient à la rendre accessible et moderne tout en conservant la saveur de la farce en gommant le côté *commedia dell'arte* qui la rend parfois indigeste.

L'action se déroule **sur les docks d'un port de marchandise** autour de deux énormes conteneurs. Cela sent les petits trafics, la drogue, des individus mystérieux en capuche rodent dans une ambiance ombrageuse. Scapin, ancien galérien et valet va aider deux fils à papa à résoudre leurs problèmes de mariage et faire entendre raison à leurs père. Il invente ainsi des stratagèmes pour se venger des puissants. **Jérémy Lopez** s'est échappé pour quelques mois de la Comédie-Française pour intégrer cette production. Il a le physique de l'homme du peuple, de l'homme simple. Le jeune pensionnaire est énergique et tout en finesse. Il **incarne un Scapin de son temps, mi voyou, mi humaniste**.

La mise en scène de Laurent Brethome fait totalement oublier le théâtre de tréteaux. **On est au cinéma**. Il y a une pincée de film noir avec une tension sur le fil et une pincée de film d'action avec son lot d'hémoglobine et de sueur. C'est énergique. Les grandes scènes sont de purs moments de bonheur. La scène 7 de l'acte II et le fameux « *Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?* » est géniale. **Benoît Guibert** qui interprète Géronte est formidable. Un peu plus tard dans la scène du sac, il sera hissé dans une poubelle en plastique qui vole dans les airs. Une sacrée trouvaille qui fonctionne à merveille dans cette atmosphère portuaire.

Scapin se donne sans compter pour ces fils de bourgeois afin qu'ils puissent épouser les filles qu'ils aiment. Rien de ne l'y oblige. Mais la vie est ingrate. Cléante et Octave, les puissants abandonnent l'homme du peuple sur le quai désert, une fois leurs affaires résolues. Scapin rampe alors dans la brume, seul. Il s'accroche à un transpalette et implore qu'on le laisse mourir. « *Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure* « . Cette phrase plusieurs répétée par Jérémy Lopez est bouleversante. L'image de solitude ne laisse aucun doute quant à l'issue de la vie de Scapin. Ici il n'y a point de clin d'œil pour signifier la fin de la farce. Car on n'a plus envie de rire. **Laurent Brethome nous donne à réfléchir sur l'œuvre de Molière**, entre légèreté et gravité. Une grande réussite. **Stéphane Capron**

Les Trois Coups.com
le journal quotidien du spectacle vivant
9 octobre 2014

Noir et flamboyant « Scapin »

Laurent Brethome confirme avec ces « Fourberies de Scapin » très noires son talent de metteur en scène et de directeur d'acteurs. En feu follet joyeux, Jérémy Lopez est époustouflant.

S'il installe la pièce, fidèlement aux indications de Molière, dans un port anonyme, forcément interlope, accueil de toutes les misères et de tous les trafics, Laurent Brethome le farde de couleurs très contemporaines et très sombres. Ce n'est pas la vieille ville si photogénique qu'il nous fait visiter, plutôt les docks inquiétants habités de grands conteneurs métalliques que nous découvrirons pivotants pour servir de caches, de ruelles, de prisons et surtout d'objets de plateau propices aux sauts, aux courses-poursuites, aux escalades. Qui résonnent aussi des coups violents qu'ils reçoivent. Ici, les bruits sont soit feutrés, soit brutaux. La mise en scène est très physique – *Scapin* est une pièce jeune (même si Molière l'écrit à la fin de sa vie) – et les comédiens enchaînent les acrobaties, occupant tout l'espace scénique. Entre ces conteneurs se faufilent des personnages capuche rabattue sur les yeux qui s'appellent du geste ou du sifflet, échangent cigarettes et autres produits indéterminés, trimballent des bonbonnes de gaz. L'endroit est assez sinistre, il évoque des dangers très actuels, et la suite nous le confirmera : on y bastonne ferme, on y manie la lame avec dextérité (voire la tronçonneuse), on sort un flingue pour un mauvais regard, pas de code d'honneur empêchant de se jeter à plusieurs sur un homme isolé… Laurent Brethome n'hésite pas à verser l'hémoglobine et à nous offrir quelques scènes de grand-guignol. Ce sont les bas-fonds de n'importe quel port, de ceux que hante la peur et que tiennent les bandes. Un lieu poissé de sang où seule la débrouille permet à un Scapin de survivre.

Effrayant et jubilatoire

Ce serait mal connaître le metteur en scène et l'auteur que de croire que seuls les misérables sont capables de vilenies : Argante et Géronte, chacun à sa manière, sont tout aussi dangereux. Le premier, incarné par Philippe Sire, est un grand bourgeois corseté de noir comme un croque-mort dont les poches recèlent beaucoup trop d'argent pour être honnêtes. Géronte (Benoît Guibert), quant à lui, méchant comme une teigne, sait faire mordre la poussière à n'importe quel petit malfrat. On sent que leur pouvoir à la fin l'emportera et que l'insolence ne peut s'imposer qu'un instant, celui du théâtre. Tous deux ont pour principal souffre-douleur leur propre fils, dont aucune désobéissance n'est tolérée, fils qu'on soufflette, humilie, bat comme plâtre.

Il ne faudrait pas croire cependant que le metteur en scène oublie de nous donner la comédie. On rit beaucoup à ce *Scapin*. D'abord parce que Laurent Brethome en rajoute dans le comique de répétition pour la plus grande jubilation des spectateurs. Il est à noter que les interprètes sont parfaitement justes et précis, tout est millimétré et la mécanique bouffonne opère à merveille. Ensuite parce qu'il introduit dans la pièce de courtes séquences comme des clins d'œil au public d'aujourd'hui. Par exemple, celle fameuse de la galère où Scapin, pour échapper aux questions, se met à siffler *Il était un petit navire*, bientôt imité, bien malgré lui, par son interlocuteur… Et de moquer la xénophobie d'hier en répétant à l'envi : « Turc. Turc ? Oui, Turc. ».

Si toute la distribution est homogène et remarquable, le Scapin de Jérémy Lopez est passionnant : sa rouerie éblouit d'autant plus qu'on sent chez lui une véritable joie à faire fonctionner ses cellules grises, une authentique loyauté pour ses jeunes maîtres. C'est un politique et l'organisateur réel des *Fourberies*. Il répartit les rôles, attribue sa place à chacun, a cent idées à la fois qu'il met en scène comme de petites pièces à l'intérieur de la grande. Et, dans le final que Laurent Brethome tire du côté de la tragédie, il sait trouver les accents de Sganarelle et faire référence à la mort sur le plateau de l'immense Molière. Scène sublime et bouleversante. ¶ **Trina Mounier**

Tournée :
14 et 15 octobre 2014 : Dole – Les Scènes du Jura, scène nationale , 16 octobre 2014 : Vesoul – Théâtre Edwige-Feuillère, scène conventionnée, 4 et 5 novembre 2014 : La Roche-sur-Yon – Le Grand R, scène nationale, du 6 au 15 novembre 2014 : Clamart –Théâtre Jean-Arp, scène conventionnée, 17 novembre 2014 : Vendôme – L'Hectare, scène conventionnée, 18 au 23 novembre 2014 : Nantes – Le Grand T, Théâtre de Loire-Atlantique, 25 et 26 novembre 2014 : Laval – Théâtre, scène conventionnée, du 27 au 29 novembre 2014 : Beaupreu – Scènes de pays dans les Mauges, scène conventionnée, 2 et 3 décembre 2014 : Villefranche-sur-Saône – Théâtre, scène conventionnée, du 8 au 10 décembre 2014 : Chambéry – espace Malraux, scène nationale de Chambéry et de la Savoie, 11 décembre 2014 : Roanne – Théâtre, du 16 au 18 décembre 2014 : Toulouse – Théâtre Sorano / Jules-Julien

LE PETIT BULLETIN
LE WEB DES SPECTACLES
5 octobre 2014

Laurent Brethome mène Scapin à bon port

Théâtre : Les Fourberies de Scapin au Théâtre de la Croix-Rousse, puis au Théâtre de Villefranche, au Toboggan de Décines et à la Maison du peuple de Pierre-Bénite. On l'avait laissé ce printemps avec un épatant travail avec les élèves du Conservatoire de Lyon ("Massacre à Paris"), revoici Laurent Brethome qui rend aux "Fourberies de Scapin" leur noirceur, nous entraînant dans les bas-fonds portuaires armé d'une solide équipe de comédiens.

Mille fois joué, vu, lu, Molière est inaltérable. Sa langue et son sens de l'intrigue subjuguent encore, en particulier dans cette comédie entre fils de bonne famille. Laurent Brethome, qui n'en est pas à sa première adaptation d'un classique (*Bérénice*, *On purge bébé*), a su en saisir la noirceur sans pour autant condamner – bien au contraire – la farce. Nous voici donc au cœur des docks (à l'origine, l'action se déroule à Naples), entre des cubes métalliques, un brouillard comme émanant d'une mer proche qu'on imagine sans peine. Un décor aux abords duquel Calais et ses camps de migrants ne dépareilleraient pas. Octave voudrait épouser Hyacinthe, mais est promis par son père à une autre. Léandre, lui aussi est empêché par son paternel de se marier à la soi-disant gitane Zerbinette. Au milieu Scapin œuvre pour la paix des ménages en maniant la batte de baseball.
Surgit de leurs dialogues non pas une pantalonnade, mais bien le côté obscur de ces pères tout puissants, fussent-ils habillés comme les bandits modernes de la finance (Argante) ou, plus négligemment, comme des dandys ratés (Géronte), leur avarice et leurs petits arrangements avec la justice, corruptible, résonnant pertinemment avec l'actualité contemporaine.

Rire noir

Jamais cependant la comédie n'est placée sous l'étouffoir, en témoigne la réceptivité du public du théâtre municipal de Bourg-en-Bresse, où la pièce fut créée la semaine dernière. En sachant doser ressorts comiques – notamment par l'introduction de *gimmicks* (des mots répétés comme une boucle musicale par exemple) – et réalisme – Scapin mangeant des graines de tournesol en début de pièce ou Léandre en parfait camé – Brethome soulage ses personnages du poids de l'histoire du théâtre. Entre deux actes, il est même impossible de deviner que nous sommes chez Molière : les transitions n'en sont pas vraiment, plutôt de soudains orages (musique live, gyrophares), pleinement interprétés par des comédiens qui savent aussi occuper l'espace quand ils n'ont pas de texte à dire, le peuplant de fantômes.
Seul hic : dans cette pièce très masculine, les femmes ne trouvent jamais pas vraiment leur place et sont de surcroît très mal fagotées. Cette réunion sur scène de l'excellente compagnie du Menteur volontaire de Brethome et de La Meute, collectif dont nous n'avons de cesse vous vanter les mérites ces derniers temps, n'en demeure pas moins riche en étincelles. Et met en orbite, dans le crépusculaire rôle-titre, Jérémy Lopez, pensionnaire de la Comédie française formé, s'il vous plaît, à l'ENSATT et au Conservatoire de Lyon. **Nadja Pobel**

LA REVUE DU SPECTACLE
18 NOV 2014

Les "Fourberies..." par Laurent Brethome révèlent la profonde violence des rapports sociaux... cruellement actuelle !

L'homme est à l'aise dans les milieux interlopes. Rusé, connu pour ses roueries, ses inventions de très jolies farces d'escroqueries, ses larcins. Scapin, car c'est de lui qu'il s'agit, hante les quais du port de commerce. Il est loué, sollicité pour ses talents…
Bien que poursuivi par la police, l'homme ne résiste pas, pour une fois, une dernière fois, pour le bien de l'humanité, d'aider les amours contrariées de deux jeunes fils de famille un peu oisifs, un peu crétins, accablés de pères autoritaires tellement avares, violents, imbéciles qu'il trouve des complicités enthousiastes dans le petit monde des journaliers, valets et… des spectateurs.

La pièce de Molière* est une quintessence théâtrale à base d'inventions de situations, d'amplification des dialogues à effets comiques. Scapin est maitre de la parole.

Laurent Brethome déplace l'action du port grouillant de Naples du XVIIe siècle à un quai pour conteneurs d'une Europe du nord des plus contemporaines. Avec ses cortèges d'ombres louches. Clandestins, trafiquants, drogués. Des fils et filles de… dandys attardés et décalés de Camden town qui s'y faufilent.
Le réalisme de cette proposition est tempéré par une imagerie adolescente. Les dialogues, les actions enclenchent une gestique expressive et très contemporaine. Le spectateur discerne des ferments de "Give me five de mecs qui se font leur cinéma". C'est une métamorphose des lazzis traditionnels qui se fait avec une telle évidence que le public reconnait spontanément les complicités naturelles. Par cet effet les dialogues rebondissent, le jeu multiplie les clins d'œil, les allusions, les doubles sens. La farce dénuée de toute facilité, vulgarité ou démagogie développe en toute rigueur et plaisir de jeu.

C'est irréprochable, d'une drôlerie irrésistible et la mémoire du spectateur se souvient du tempérament napolitain de Hyacinthe au flingue trop lourd pour elle, des bégaiements de Léandre, du fils rocker dont on se demande bien quelle en est la cause entre la bonbonne qu'il transporte et la dureté de son père qu'il affronte.

Mais aussi la scène de la galère qui, de turcs en galères, n'en finit pas de s'amplifier. Et la danse gitane de Zerbinette dont le récit bavard de la farce qu'elle fait au farci lui-même provoque de sa part un fou rire plus vrai que nature.
Et puis les adresses au public de Scapin et ses dédoublements pleins de raison et de folies alternées.
Enfin la bastonnade de Géronte époustouflante qui, sous le rire, atteint une telle violence de baston que le centre de gravité de la pièce se déplace vers le drame et l'ambiguïté d'une fin tragique.

La mise en scène des "Fourberies de Scapin" est vive, rythmée, profondément respectueuse du texte et du registre de jeu de comédie. Elle dévoile son caractère insolent et critique de l'ordre établi. C'est que sous le rire et la pantalonnade se lit la profonde violence des rapports sociaux au sein de la famille et entre les maitres et les serviteurs. La pièce apparait comme régénérée et Laurent Brethome crée à l'occasion de cette mise en scène des types populaires à la gravité exemplaire.
Le spectateur adore.

Jean Grapin

**Inspirée par Térence et Cyrano de Bergerac.*

A été joué du 6 au 15 novembre 2014 au Théâtre Jean Arp - Scène conventionnée, Clamart (92).
Tournée
Du 18 au 23 novembre 2014 : Le Grand T - Théâtre de Loire Atlantique, Nantes (44).
25 et 26 novembre 2014 : Théâtre - Scène conventionnée, Laval (53).
27 au 29 novembre 2014 : Scènes de Pays dans les Mauges - Scène conventionnée, Beaupréau (49).
2 et 3 décembre 2014 : Théâtre - Scène conventionnée, Villefranche-sur-Saône (69).
8, 9 et 10 décembre 2014 : Espace Malraux - Scène nationale de Chambéry et de la Savoie, Chambéry (73).
11 décembre 2014 : Théâtre, Roanne (42).
12 décembre 2014 : Le Toboggan, Décines-Charpieu (69).
16 au 20 décembre 2014 : Théâtre Sorano - Jules Julien, Toulouse (31).

Théâtre du blog

9 décembre 2014

LES FOURBERIES DE SCAPIN DE MOLIERE, MISE EN SCÈNE DE LAURENT BRETHOME

Les pièces de jeunesse de Molière sont des farces : *La Jalousie du Barbouillé*, *Le Médecin volant,* puis l'acteur et dramaturge, devenu trésor national, se consacre au genre plus raffiné et donc moins populaire de la comédie, avec les grandes pièces qui firent toute sa gloire: *Tartuffe, Le Misanthrope, L'Avare, Les Femmes savantes, etc…* En 1672, peu avant sa mort, malade, il retourne aux passions de sa jeunesse : amour de la vie, de la joie et du peuple. *Les Fourberies de Scapin* sont comme un dernier hommage au maître de ses débuts, Tiberio Fiorelli, chef des Comédiens Italiens.
En l'absence de leurs parents, le jeune Octave s'est marié en secret avec Hyacinthe, jeune fille pauvre au passé mystérieux; son ami Léandre, lui, est tombé amoureux de Zerbinette, une Égyptienne. Mais les deux fils sont désemparés à l'annonce du retour de leurs pères, Argante et Géronte qui ont des projets de mariage pour eux…

Mais heureusement, Scapin, le valet facétieux de Léandre se pose en sauveur pour faire triompher l'amour et la jeunesse. Manigances, mensonges et roueries: Scapin mord dans la vie avec gourmandise pour soumettre les vieux barbons à sa volonté.

Laurent Brethome, comédien et metteur en scène de trente-cinq ans, a été séduit par ces *Fourberies de* Scapin, magnifique machine de théâtre et de langage, où la fable sociale joue des masques familiers à nos codes contemporains : hypocrisie, indécence, naïveté et insolence. Avec sa troupe de comédiens, dont Jérémy Lopez, (Scapin), pensionnaire de la Comédie-Française, le metteur en scène organise la scène comme le plateau d'un port maritime à Gênes, avec ses docks façon *Quai Ouest* de Bernard-Marie Koltès. Dans un univers sombre et mal famé, où errent des figures esseulées et peu policées de notre temps, silhouettes adolescentes et cadors en jeans ou pantalons de sport à capuche, qui ont la répartie et le couteau faciles. Courant et fuyant sans arrêt, ces ombres se glissent dans les coins, inaccessibles aux représentants de l'ordre et de la sécurité.

Du côté des jeunes, ce sont les valets au corps souple qui, pour un temps, sont les maîtres : prouesses physiques, art de l'esquive et de la disparition, tensions et violences qui naissent aussitôt. Du côté des pères abusifs, il y a peut-être moins de figures sportives, mais à peine! Ceux qu'on veut déposséder ne se laissent pas faire si aisément ; retors, méprisants et roués, ils font aussi preuve d'agilité et d'invention, et résistent aux assauts des jeunes et à l'éclat d'une raison plus incisive.

Mais ces pères sont aussi fourbes que le valet de leurs fils, et on ne les trompe pas facilement. Quant à ces histoires d'argent (il ne s'agit que de cela !), elles indisposent les jeunes filles, et Zerbinette l'Égyptienne, offre au public un morceau de moquerie et de bravoure bien plaisant, sur le thème de l'avidité des pères et de l'impuissance des fils.

Les comédiens composent une galerie de beaux et jeunes rebelles, identifiables d'emblée, graines de mauvais garçons peu courageux, que seul, Scapin, roublard, gourmand jamais rassasié, sait tirer de l'enlisement…
Sauts depuis le haut des docks, courses effrénées, menaces: la pièce tourne au polar noir mais dosé d'un bel humour. Pas une minute d'ennui ni d'instant gaspillé… Véronique Hotte

LE PROGRÈS.fr

30 septembre 2014

La face sombre du théâtre de Molière

Bourg-en-Bresse. La saison théâtrale s'ouvre ce soir avec « Les Fourberies de Scapin », mis en scène par Laurent Brethome.Des conteneurs démarrés posés sur un quai noyé par la brume. On est ici dans un port du nord, lieu de toutes les rencontres et de tous les dangers. Au large, on sait que croise une galère turque dans laquelle Léandre est retenu prisonnier. Enfin, c'est ce que va faire croire Scapin au père de Léandre, l'avaricieux Géronte, pour lui extorquer cinq cents écus. Eh peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute sa vie ? « Mais que diable allait-il faire dans cette galère ? » se lamente Géronte...
Laurent Brethome répète actuellement « Les Fourberies de Scapin », qui va faire l'ouverture de la saison théâtrale de Bourg-en-Bresse et celle du théâtre de la Croix-Rousse, à Lyon. Ces fourberies signées Molière, le grand public les reconnaît comme une des plus grandes comédies du patrimoine culturel français, même si Scapin, le valet insolent, y apparaît comme un personnage parfait de la Comedia dell'arte... Pourtant, c'est une toute autre lecture qu'en fait Laurent Brethome, compagnon de route (pardon, de saison) du théâtre de Bourg-en-Bresse et l'un des metteurs en scène français les plus en vue aujourd'hui.

« Une pièce assez noire »
« Quand Molière écrit cette scène, il se sait déjà malade. Et Alfred Simon, qui a beaucoup étudié l'œuvre de Molière, disait : « Scapin, c'est un mec qui n'a plus rien à perdre, plus rien à gagner. Il n'a aucun intérêt à faire tout ce qu'il fait, objectivement. Il a un maître qui est un petit con, qui ne le remercie même pas ! C'est une pièce assez noire, finalement ». »
« Très rapidement, je me suis dit : Scapin, il est comme Molière, c'est un mec qui est en train de crever. Si tu le prends sous cet angle-là, ça donne une dimension à la pièce extrêmement forte. On comprend mieux qu'il n'ait pas peur d'aller se mettre nez à nez avec un flingue, d'aller rosser les clients ».

« Une œuvre inconnue »
« Je suis extrêmement provocateur parce que dans l'histoire du théâtre, c'est une pièce qui a été énormément montée par les réseaux amateurs (je n'ai rien contre eux, je suis le premier à défendre ce théâtre-là). Mais en général, c'est monter en surface, de manière un peu potache mais il y a très peu de metteurs en scène qui se sont emparés de cette pièce. J'ai complètement enlevé le côté pantalonnade, la scapinade, résume-t-il. En fait, c'est une œuvre inconnue, les gens ne connaissent pas la pièce ».

« Un respect total du texte »
Même s'il fait une lecture totalement noire des Fourberies, Laurent Brethome revendique de n'avoir changé que deux mots du texte. « J'ai eu un respect total du texte, même si j'en fais une lecture radicale », un texte dont on oublie que c'est du Molière, avance-t-il, tellement il est contemporain. C'est son pari, ne rien toucher pour mieux en faire ressortir la modernité. Mais sans forcer le texte : « Il n'y a rien dans tout ce que j'ai construit qui est gratuit ».
« Le texte de Molière va parler à tout le monde, même si on est dans une dimension plus noire qui n'annule pas la dimension comique, mais qui révèle les relations sociales entre les maîtres et les valets, entre les hommes et les femmes. Les pères et les fils... »

Dans le port de Rotterdam...
Pourquoi installer ces Fourberies dans un port du Nord ? « Quand Molière écrit sa pièce, ce sont les ports de Naples et du sud qui sont violents. [...] Aujourd'hui, ça n'aurait aucun sens de la mettre à Naples puisqu'en 2014, les endroits où il y a du trafic, de la dangerosité, de la violence, les plaques tournantes, ce sont les ports de Rotterdam, d'Anvers, du fin fond de la Finlande. Si Molière était contemporain, il me dirait que j'ai raison, il me dirait que sa pièce ne va pas se passer à Naples, mais à Rotterdam ! » **Patrice Gagnant**

LE PROGRÈS.fr

2 octobre 2014

Jérémy Lopez, Scapin rebelle des « Fourberies » de Molière

Bourg-en-Bresse. Laurent Brethome signe un spectacle de terreur et de fracas dans la veine du Grand Guignol.

Une lecture de la pièce de Molière par effraction, qui transpose l'action dans le no man's land d'un port squatté par les mafieux et les chiffonniers des temps modernes. Une lecture de la pièce de Molière par effraction, qui transpose l'action dans le no man's land d'un port squatté par les mafieux et les chiffonniers des temps modernes.

Comédie d'intrigue, basée sur le mouvement, « Les Fourberies de Scapin » imposent un rythme effréné et une précision d'horloger dans les enchaînements qui découragent souvent les scénographes. Pas Laurent Brethome qui prend le contre-pied des lectures toniques et bondissantes, empreintes de commedia dell'arte, auxquelles nous sommes habitués.
Le patron du Menteur volontaire aborde Molière par la face nord, par le côté sombre d'un texte qui dit beaucoup sur les violences sociales du XVIIe siècle, sur les codes de la famille et l'indifférence au sort du beau sexe. Il rappelle aussi que le héros de la pièce, dont il surligne le caractère rebelle, voire anarchiste, a tâté de la paille humide du cachot.
Cette lecture par effraction, dont le public du théâtre de Bourg-en-Bresse, a la primeur avant une tournée qui emmènera ce spectacle sur plusieurs scènes de la région et de l'Hexagone, transpose l'action dans le no man's land d'un port squatté par les mafieux et les chiffonniers des temps modernes.

Les premières tirades froissent les oreilles. Personne ne croit un instant à ces personnages s'étripant pour des mariages qui contrecarrent les projets des barbons.
Puis on oublie devant la performance ! La griffe expressionniste de Laurent Brethome dessine un univers de fracas qui revisite, à l'aune du XXIe siècle, le Grand Guignol, ce théâtre des sentiments et des situations extrêmes qui utilise la terreur comme ressort dramatique. Terreur feutrée des ombres qui hantent les docks, terreur dans le regard des fils qui vivent dans la crainte de leur père, terreur des coups frappés sur les containers déployés sur la scène où ils s'agencent en décors mouvants, le spectacle crée volontairement un sentiment de mal-être que compense le caractère comique des situations.
Cette approche grippe parfois le rythme d'un spectacle défendu par une troupe qui se plie en quatre pour répondre aux exigences d'un jeu très physique, particulièrement pour Benoît Guibert (Géronte) et Yann Garnier (Sylvestre).

Mais tout leur talent, ajouté à celui de Philippe Sire, inquiétant Argante, et des autres membres du plateau, ne ternit pas l'étoile de Jérémy Lopez. Le pensionnaire de la Comédie Française incarne un Scapin rebelle, inquiétant, violent, qui semble avoir perdu ses dernières illusions sur une humanité soumise au pouvoir de l'argent. **Antonio MAFRA**

Fraîches et piquantes, Les fourberies de Scapin frappent fort lorsqu'elles sont mises en scène par Laurent Brethome

Un cri. Des sanglots.
Ça a commencé comme ça.
Octave découvre que son père, monsieur Argente, a décidé de le marier à la fille de Géronte, son ami ; mais Octave est amoureux de Hyacinthe, une jeune fille pauvre et (apparemment) orpheline. Le fils de Géronte, Léandre, est éperdument amoureux de Zerbinette, ayant grandi parmi les gitans. Désespérés, les deux fils font appel à Scapin, valet de Géronte, expert ès fourberies, pour les tirer d'affaire. Par ses brillantes intrigues, Scapin trompe tout le monde, au nom de l'amour, mais il n'oublie pas, au passage, de régler ses comptes. Adapter du Molière est un défi très difficile : il faut éviter les écueils du trop-contemporain, ne pas être trop classique, respecter le texte tout en l'actualisant... Défi relevé haut la main par Laurent Brethome. Son Scapin n'a « rien dans les mains, rien dans les poches, tout dans les jambes et dans la bouche ». Force est de constater que ça va cogner et jouter jusqu'au 11 octobre au Théâtre de la Croix-Rousse.

« Du théâtre à cent à l'heure »
Vous arrivez. Les acteurs sont déjà en scène, dans une atmosphère pleine de lueurs et de fumée, sur fond de bruits bizarres : roulis de l'eau, poulies qui cliquettent... Les deux grands containers vous font comprendre que l'on est sur des docks. Et d'entrée de jeu, le texte court, les personnages fusent... Si Molière reste un classique et commence par la plus banale des scènes d'exposition, Laurent Brethome réussit cette exploit de nous faire croire à un début in medias res, tant les acteurs virevoltent. Mais cette célérité du jeu prend tout de même le temps de nous faire rire, et de nous faire comprendre l'histoire : le rythme est extrêmement bien géré : pas une fois sur n'a-t-on le temps de s'ennuyer. Les pauses alternent avec les accélérations, ce qui prouve une très bonne maîtrise non seulement du tempo dramatique mais aussi des enjeux du texte. Dans cette mise en scène, ça court, ça frappe, sans concession. Il n'y a pas de surcharge lyrique, pas d'ornementation superflue. Pour Laurent Brethome, Molière va droit à l'essentiel. Prodigieusement, sa mise en scène reproduit cet effet et ne s'embarrasse donc d'aucun superflu. Cette sobriété n'est pas une pruderie. Du faux-sang, il y en a, comme des claques, et des coups. On ne fait pas dans la dentelle. Et pourtant, l'on rit. « Pour ce que rire est le propre de l'homme », disait Rabelais, et l'on ne peut qu'approuver cette citation devant cette mise en scène des Fourberies de Scapin. Jamais la pièce n'est prise de tête, le sens est franc, direct, il n'y a pas de symbolique compliquée ou de sens métaphysique caché. Reste le rire, communicatif. Certes, le texte est sacré, on n'a pas le droit de le modifier. Mais Laurent Brethome parvient à le détourner si astucieusement que lorsqu'un personnage finit une réplique d'un autre, ou répète ce qu'il vient de dire, on jurerait que c'est ce que Molière eût voulu. Les acteurs ont si bien intégrés les mots qu'ils se les sont accaparés, et on n'imagine plus un seul instant que la pièce date du XVIIe siècle : on dirait qu'il est contemporain. Mais le jeu du texte n'est pas le seul, il y a aussi un jeu avec les corps, ce corps que l'on frappe et que l'on embrasse, ce corps qui connaît le confort puis la baston. Une maîtrise corporelle qui va jusqu'à rappeler Louis de Funès par certains côtés. Ou bien Agathe Natanson, dans Oscar, que parodie à merveille la sémillante Hyacinthe. Un humour du geste qui touche autant à la farce qu'à la danse. On pourrait reprocher aux acteurs de déclamer un peu trop leur texte, de l'aimer un peu trop. Au tout début, lorsque tout s'installe, on croirait en effet entendre des alexandrins. Mais ici, point de rime ni de mètres : c'est juste que la prose est bien dite. Certes, Laurent Brethome est professeur au Conservatoire de Lyon, mais on ne peut pas l'accuser de classicisme.

Une œuvre « rebelle »
Les fourberies de Scapin trouvent leur beauté dans le caractère hybride qui leur est aujourd'hui conféré. Toutes les ressources nécessaires sont convoquées pour faire résonner ce texte magnifique. On va de la farce à la danse, du tragique au burlesque, on trouve même des passages de rap, et de la variété française. Rien pourtant d'un astucieux collage post-moderniste : ici, il s'agit uniquement de trouver le meilleur médium, la meilleure façon de faire passer un message. S'il faut du gros beat et des cris pour s'exprimer, on y va. S'il faut au contraire un silence accablant, et des larmes, c'est égal.
La grande force de cette mise en scène est l'adaptation totalement réussie. Situer l'action sur des docks peut sembler bizarre : l'action moliéresque se passe à Naples. Mais l'on comprend vite que ce n'est pas une décision gratuite : en ce lieu où passent dealers, témoins indiscrets, violeurs et mafias, toute la violence du monde de Molière s'exprime. Les valets sont en baskets, blousons de cuir et bonnets de laine, les maîtres (Argente et Géronte) sont visiblement des patrons. Les fils, des simulacres de bellâtres italiens. Les costumes, conçus par l'excellente Julie Lacaille, sont parfaitement intégrés à l'histoire qu'ils racontent. Tout, jusqu'au moindre détail, est pensé. Les containers ne sont pas que du décor : ils sont aussi des supports de jeu, tout comme la cabine de commandement et la façon – très spéciale – qu'ont les personnages d'en descendre. Remplacer les épées par des revolvers était déjà utilisé dans le Romeo + Juliet avec DiCaprio mais ici, l'on a aussi des battes de baseball.

Le sac est un sac, mais aussi une poubelle (réminiscence beckettienne ?) puis un container. Bref, on joue avec les tailles, les échelles, on inverse le grand et le petit. Les rapports de force sont magnifiquement mis en avant dans cette mise en scène. Si la confrontation valets/maîtres est logiquement représentative des rapports faibles/puissants, il est essentiel de montrer aussi l'opposition des pères et des fils. Loin d'une énième mise en cause de la tyrannie paternelle, c'est-à-dire de Dieu, Les fourberies de Scapin touche ici à un problème central : la transmission du pouvoir. Les pères décident du mariage de leurs fils, mais les fils décident de se marier eux-mêmes, et les femmes veulent disposer de leur corps. Moment unique au théâtre où tous les intérêts se confondent, seul le personnage de Scapin va parvenir à intriguer tout le monde. Tout le monde est joué, dupé, trompé, jusqu'à la scène de reconnaissance finale, topique dans la comédie classique, où la dupe est Scapin. Ce dernier n'est d'ailleurs ni sauf, ni sauvé. À tromper son monde, il se met en danger : ses démêlés avec la justice sont maintes fois rappelés. Et surtout, il s'aggrave dans la violence. Un véritable monstre naît sur scène, dans une surenchère de la sauvagerie, une exagération, un excès qui touche à la folie.

Dans cette débauche d'effets spéciaux, on peut choisir de voir un côté « blockbuster » pouvant faire frémir les tenants d'une conception classique du théâtre selon quoi il faut plaire et émouvoir, il faut instruire par le rire. Mais ici, c'est un autre théâtre qui prend forme, transgression ultime envers les théories contemporaines de Molière.

Le détournement majeur qu'effectue cette pièce est l'irrespect total des théories du XVIIe siècle, selon lesquelles la comédie est un instrument de correction des mœurs. Il faut se moquer d'un personnage méchant, et par ce rire agressif, l'on s'engage à ne pas devenir cette figure blâmable. Laurent Brethome refuse cette vision. À la place, il offre un rire franc, un rire solidaire, qui crée du lien dans la société. En ces temps de repli identitaire, de discriminations et haines séparatistes, il fait bon de rire ensemble. Toute la salle rit en chœur, non pas contre les personnages mais avec eux. Tour de force magistral de cette mise en scène incroyable. Le rire perd sa valeur d'arme afin de mieux célébrer la joie de vivre. Ce théâtre n'oublie pourtant pas sa férocité. Tout le temps, on y risque sa vie, et la violence est réelle : le sang, même faux, coule à flots. L'imagerie des docks, associée aux trafics louches, et les illusions de troupes armées viennent effrayer le spectateur. L'atmosphère pleine de fumée, l'éclairage parfois à contre-jour des acteurs créent un brin d'angoisse qui ressurgit de part et d'autres de la pièce. Mais ce spectacle de la brutalité s'accommode très bien de la comédie : ne s'agit-il pas, selon Ionesco, du genre théâtral cruel par excellence ?

Cette prouesse dramatique serait impossible sans les acteurs géniaux que sont Morgane Arbez, Florian Bardet, Cécile Bournay, Yann Garnier, Benoît Guibert, Thierry Jolivet, Anne-Lise Redais, Philippe Sire et Jérémy Lopez, pensionnaire de la Comédie Française depuis 2010. Ancien élève de Laurent Brethome et lyonnais « pure souche », Jérémy Lopez campe un Scapin terrible. Son efficacité théâtrale est à la hauteur des ambitions de son metteur en scène, son charisme époustouflant révèle avec précision et force, les différentes facettes de son personnage. Loin des interprétations classiques, Jérémy Lopez révèle un art de la scène à couper le souffle.

Les fourberies de Scapin, vous l'avez compris, sont un pur moment de joie. Pour apprendre « que diable allait-il faire dans cette galère ? », rendez-vous avant le 11 octobre au Théâtre de la Croix-Rousse. Le staff vous y accueillera avec sourire et efficacité. Dépêchez-vous, il n'y en aura pas pour tout le monde.
Willem Hardouin